



À l'Escalier, permaculture. 2010, acrylique sur toile, 145,7 x 114 cm. Collection Centre Pompidou, musée national d'art moderne, Paris.

Hervé Télémaque

ou « l'or du temps »

ENTRETIEN AVEC RENAUD FAROUX

Rétrospective Télémaque

CENTRE POMPIDOU, PARIS – DU 25 FÉVRIER AU 18 MAI 2015

MUSÉE CANTINI, MARSEILLE – DU 19 JUIN AU 20 SEPTEMBRE 2015

Dans l'atelier, à travers son emballage transparent se découvre un portrait pop d'André Breton : Hervé Télémaque est à l'ouvrage. L'artiste, initiateur de la Figuration narrative, travaille à un hommage à son amour de toujours, Arshille Gorki, peintre américain d'origine arménienne. Il est en train d'organiser sa rétrospective au Centre Georges-Pompidou. Cette exposition à caractère politique met en lumière, entre autres, ses relations intimes entre Haïti et la France. Les premiers mots sur celle-ci sont révélateurs : « J'aimerais que la vision de ma peinture au Centre Pompidou soit accompagnée de lectures du Cahier d'un retour au pays natal d'Aimé Césaire, un rappel des Antilles et surtout d'Haïti, cette terre "première république nègre des Amériques" fondamentale dans mon destin d'artiste ! »

« La mère patrie »

Renaud Faroux | C'est donc en premier lieu ton haïtianité qu'il faut interroger, ta « négrité » comme l'écrivait ton oncle, le poète Carl Brouard ?

Hervé Télémaque | Haïti est pour moi la référence ! Mes années là-bas éclairent précieusement les énigmes parallèles de mon évolution aussi bien affective que culturelle et esthétique. Ma peinture dévoile le fantasme d'une mère-terre, nourricière et protectrice, idéalisée mais bien présente dans mes visions multiples de la baie de Port-au-Prince, de la végétation luxuriante, du rappel de mon premier âge si protégé. Ce contenu primitif et émotionnellement intense est resté comme source de nostalgie, de beauté et de bonheur et a toujours nourri ma peinture et mon écriture comme le souligne cette évocation que j'ai faite à José Pierre : « Je suis venu au monde bercé par de grandes

femmes d'ombre au balancement de cocotiers. Elles me préservaient du soleil trop brûlant, de la pince des crabes, des épines des roses – du monde extérieur, en somme. J'ai vécu longtemps ainsi, les yeux embués par l'incertitude des méridiens à stores bas, l'imagination rongée des gestes tendres qui m'enveloppaient. Parfois surgissait des touffeurs de l'après-midi l'arabesque svelte d'une liane, toute la lumière s'y accrochait comme un essaim d'oiseaux-mouches. Le bonheur fusait soudain en mille éclaboussures de couleurs. Puis tout retombait parmi les velours sombres au doux parfum de poussière... Je vivais et ne vivais pas... au sein d'un univers feutré et rassurant. »

RF | Ces données initiales te suivent à chaque étape de ta création, comme source, réfraction, transpositions littérales et en quelque sorte géographiques ou bien comme fantasmes ?

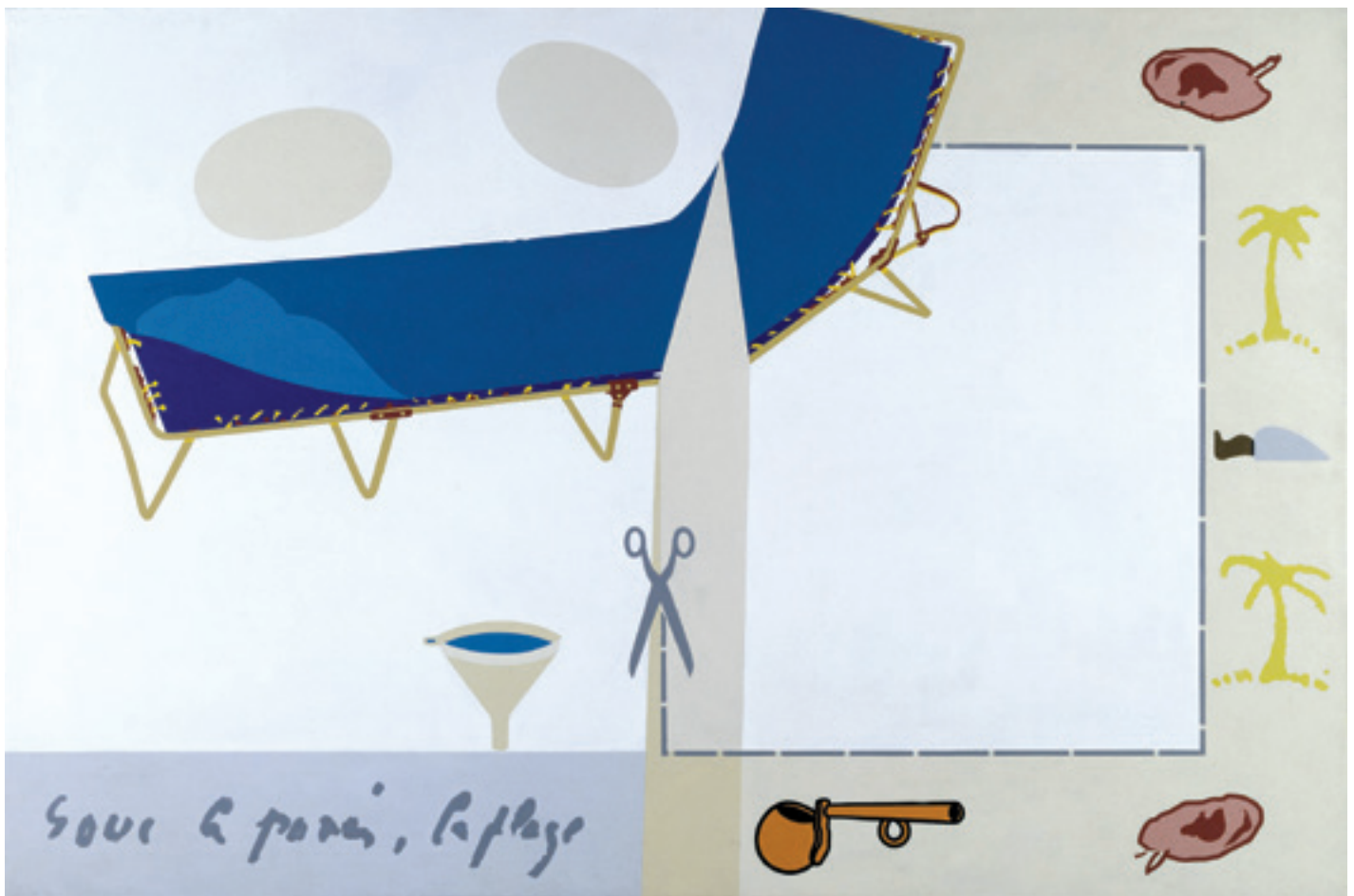


My Darling Clementine. 1963, tableau en deux parties et boîte, huile et papiers collés sur toile, boîte en bois peint, poupée en caoutchouc, toile : 194,5 x 245 cm, boîte : 25,3 x 25,3 x 24,9 cm. Collection Centre Pompidou, musée national d'art moderne, Paris.

HT L'entité géographique de l'île est toujours là en moi avec sa présence active et toutes les différentes cultures qui s'imbriquent et s'emmêlent. Je reste fidèle à mon peuple et à son histoire douloureuse dans le monde contemporain : premier soulèvement d'esclaves qui accèdent à la liberté, crises économiques et politiques, dictatures et répressions, tremblements de terre, tsunami aussi bien physique que social.... Le colonialisme européen, puis américain dans les Caraïbes m'a laissé un goût amer et fera naître en moi une conscience politique dénonciatrice des abus de l'impérialisme. Je ne renie pas cette dénonciation, mais j'ai ultérieurement rompu avec ce style de narration trop explicite, même si les références coloniales se succèdent dans mes œuvres mêlées à la beauté moite des paysages et de la mer, à la religion du vaudou si puissante. Cette croyance populaire, qui est l'âme du peuple haïtien, sa vraie foi et sa seule ressource spirituelle, a laissé des traces dans mon iconographie où de nombreux objets à caractère sacré peuvent être répertoriés : cruche, sacoches en fer, archets, canne du Baron samedi, hochet et asson...

RF Tu réunis donc sur tes toiles différents fragments de ton existence aux Caraïbes. Y a-t-il un lien à faire avec Jean-Michel Basquiat, qui est lui aussi d'origine haïtienne ?

HT Avec Basquiat, nous n'avons pas le même parcours. À New York, je suis un exilé de langue française ; lui, de langue anglaise. Certains retrouvent dans mes premiers tableaux des années 1960 un lien entre nous : utilisation de fonds blancs, figures grimaçantes, imagerie nègre liée au jazz et à la publicité... Mais moi je sauve ma peau en quittant NY pour Paris alors que lui va se perdre dans l'hyper-américanisation. Je lui reconnais un très beau champ de l'organisation de la toile, une composition très originale faite d'audace et de panache. Mon contexte américain est très différent, je dirais moins « primitif », plus cultivé et politiquement marqué aussi bien par la psychanalyse, la révolution cubaine, le combat des droits civiques, la dictature en Haïti et, en art, par la continuité du surréalisme dans l'expressionnisme abstrait puis le pop art. Pour faire une métaphore musicale, Basquiat, c'est du hip-hop et du rap ;



Objets usuels, pour Vincent van Gogh ? 1970, huile sur toile, 120 x 180 x 6 cm.
Collection Centre Pompidou, musée national d'art moderne, Paris.

moi, je suis dans une certaine tendresse de la réflexion à la Miles Davis ! J'ai bien un côté « fauve » mais « fauve urbanisé » qui ne veut pas se débarrasser de sa sauvagerie. Pour en revenir à Haïti, tous mes gestes artistiques impliquent un vécu, une base de vérité que son folklore, ses paysages me fournissent. La mémoire joue son rôle et c'est pour cela que je suis naturellement figuratif : même dans mes abstractions, des éléments de vécu transparaissent. Je me repose sur mon histoire d'Haïtien que je restitue avec contrôle et liberté. Dans ce rappel, je trouve une espèce de réconfort, de solidité qui m'a séduit dès le départ dans la peinture naïve haïtienne, puis m'a conduit plus tard à Jacob Lawrence, un peintre afro-américain du Harlem des années 1930.

Les objets sont du voyage !

RF Tu aimes te définir « un peu haïtien, un peu américain, un peu français, un peu surréaliste, un peu mythologies quotidiennes » ! Tu échappes aux classifications de l'histoire de l'art tout en conservant une

place de choix au sein de chaque courant qui t'ont mené de l'expressionnisme abstrait au surréalisme puis au pop art. Peux-tu expliciter ton vocabulaire plastique ?

HT En tant qu'exilé, j'ai une culture qui va de Port-au-Prince à New York puis à Paris et qui se termine évidemment en Afrique. Je connais bien le large tapis de mon territoire et je me suis efforcé de l'exploiter au maximum. Ainsi, quand je pars du paysage, j'ai la tentation du nettoyage d'éléments secondaires, anecdotiques. Je pratique la géométrie, la guerre au pittoresque, aux détails inutiles pour le frôlement de l'essentiel... Je veux créer des archétypes et c'est par une économie des moyens que j'atteins la beauté de l'épure. Je suis dans le goût de l'épuisement de la forme pour la pousser à des points extrêmes jusqu'à l'abstraction. Le nerf de la guerre reste le dessin. Je cherche comme De Chirico, Duchamp, Matisse, des formes qui contiennent la vie, qui racontent une longue histoire et c'est cela un dessin juste, un dessin qui informe noblement sur les choses.

De plus, ma démarche analytique jointe à mon affiliation surréaliste a libéré mon



pouvoir créatif et, d'une certaine façon, a laissé jaillir mon inconscient. Par là j'ai accepté l'importance du rêve, du désordre, la résurgence de tout ce qui a été ressenti sans être toujours clairement formulé. Cette plongée dans l'irrationnel n'existe qu'avant que la raison raisonnante élague, ordonne, classe. Par le langage – même quand il est poésie –, par le recours à la précision sans faille de la technique du dessin, par la recherche d'une virtuosité coloriste, mon vocabulaire a développé toute une rêverie autobiographique avec méticulosité et sévérité parfois.

RF Ainsi les éléments-clefs de ta sémantique nous interpellent autant qu'ils nous renvoient à un certain hermétisme poétique...

HT Le sens de mes images n'est jamais univoque. Les métamorphoses sont à directions multiples. Une approche trop rationalisée a quelque chose d'artificiel, même si elle est à la fois très séduisante et inexplicablement insuffisante. Il paraît attrayant de proposer une sorte de dictionnaire, de pseudo-guide pour que spectateurs avisés ou profanes accèdent à la subjectivité du peintre. Mais ma peinture n'est pas un simple rebus ! Il n'y a pas de symbolique transposable. Chaque image est inséparable des autres et forme avec elles des réseaux métaphoriques, une sorte d'architecture. Mon lexique se compose d'objets parfaitement reconnaissables, organisés en constellations de signes : aux objets du mouvement – voiles, avion, barque, tente – répondent des objets purement statiques – maisons ou animaux – qui prennent bien la pose comme l'âne ou l'escargot ; à ceux du monde occidental – poids, coffre-fort – ceux de mon pays – hamac, fronde, arc – sans oublier un univers disparate où s'amalgament découpes de presse, posters de cinéma, cor de chasse, soutien-gorge, selle de cheval, chaussures, sifflet, canne... Ils sont souvent les marques du passage, du transitoire, de l'éphémère, à comprendre aussi comme des allégories de l'exil ou de la fragilité de l'être et de l'existence ! Chez moi, tous les objets sont du voyage ! Ils alimentent un répertoire analytique autour de facultés sensorielles contradictoires et renvoient à une dialectique de la peinture à rapprocher de la démarche de Magritte ou Chirico. Mais même quand le peintre sait le sens des choses, il ne veut pas forcément les expliciter et il est vrai qu'on a souvent fait allusion à



Le Miroir précoce (compte intime). 1974, acrylique sur toile, diamètre : 150 cm. Courtesy galerie Louis Carré & Cie, Paris.

mon hermétisme. Les métamorphoses dans mes images sont à directions multiples.

RF Tu égares même souvent le spectateur lorsque tu introduis des « mots dans la peinture »...

HT Tu cites ici Michel Butor, qui évoquait « le mur fondamental » édifié par notre enseignement entre les lettres et les arts. Moi j'ai un œil qui lit et l'autre qui dessine ! Mes

signes graphiques sont des images ou des formes à considérer en soi. C'est mon lien avec Braque, lui qui a introduit des lettres et des chiffres en tant qu'éléments plastiques. Visibilité des signes, mais pas toujours lisibilité ! Je manifeste par là l'attrait qu'ont exercé sur moi les surréalistes et je reste dans leur sillage en balafrant mes toiles d'écritures dont le graphisme original fusionne avec la chose peinte. Mes traduc-



Petit célibataire un peu nègre et assez joyeux. 1964, huile sur toile, 80 x 80 cm.
Collection Centre Pompidou, musée national d'art moderne, Paris.

tions picturales d'équivalences poétiques fondent mon entreprise sensuelle où ma peinture brosse les aspérités du monde : la quantité de pigments est dépendante de mon rêve même si mes signes hétéroclites

ne font illusion qu'un instant ! Comme un joueur de cartes pour une réussite nouvelle, je vise, comme dirait André Breton, « l'or du temps » !

HERVÉ TÉLÉMAQUE EN QUELQUES DATES

Né en 1937 à Port-au-Prince, Haïti. Vit et travaille à Villejuif.
Hervé Télémaque est représenté par la galerie Louis Carré & Cie, Paris.

- 1957 • Hervé Télémaque quitte Haïti pour New York.
- 1961 • Installation à Paris. Il y fréquente les Surréalistes, sans adhérer formellement au groupe.
- 1964 • Exposition *Mythologies quotidiennes*, Musée d'art moderne de la Ville de Paris.
- 1980 • Retour à la peinture et au dessin.
- 2000 • Gravures et lithographies pour deux ouvrages de Serge Fauchereau.
- 2006 • *La Force de l'art*, Grand Palais, Paris.
- 2009 • *Dans l'œil du critique. Bernard Lamarche-Vadel et les artistes*, Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

